

avec plus de considération, de déférence. Ils eurent pour son isolement volontaire une sorte de respect. Ils semblaient comprendre que cet homme qui vivait pourtant au milieu d'eux n'était pas un des leurs, et dominait de toute sa dignité l'infamie dont la justice humaine l'avait flétri.

Ce fut alors que Gallois le remarqua et tenta de se rapprocher de lui. La richesse de cette nature l'avait séduit.

Pâris ne répondit pas plus à ses avances qu'il n'avait répondu à celles qu'on lui avait faites précédemment. Il fut strictement poli, mais l'enveloppe de glace dont il était couvert jusqu'alors ne fondit pas davantage au contact de cette nouvelle relation.

Le résultat de sa noble conduite ne se fit pas longtemps attendre. Sa peine fut immédiatement diminuée de cinq ans, et il fut recommandé à la bienveillance de l'autorité.

L'officier n'avait pas besoin de cette recommandation pour témoigner à Pâris la reconnaissance dont il était pénétré. Il l'attacha presque exclusivement à sa personne. S'il ne pouvait pas en faire son ami, il pouvait, du moins, en faire son garde du corps.

Il se garda bien d'y manquer, et, dès que sa blessure fut guérie, il ne négligea pas une fois d'emmener son sauveur avec lui.

Il avait remarqué que la chasse était pour Pâris la plus vive de toutes les jouissances. Sous prétexte d'emporter un fusil de rechange, il mit une arme entre les mains de l'ancien garde, et reconnut promptement que cet homme était non seulement un chasseur expérimenté, mais encore un tireur de premier ordre.

La position du prisonnier s'était donc sensiblement améliorée.

Son nouveau maître l'étudiait avec une véritable curiosité. Il pressentait que le passé de cet homme cachait quelque chose d'insolite, et qu'il y avait peut-être un secret religieusement enfoui au fond de ce silence farouche que gardait éternellement le condamné.

Il s'était enquis minutieusement de son protégé.

Malheureusement, il n'avait guère appris sur son compte rien de plus qu'il ne savait déjà, sinon que le criminel était un enfant trouvé, sans nom, sans fortune, recueilli et élevé avec plus de soin que ses pareils ne le sont d'ordinaire par la charité du comte d'Olligny.

L'officier s'expliqua alors ce qui l'avait si fort étonné dans le principe. La distinction des manières, la politesse exceptionnelle, le langage choisi qu'il avait remarqués chez le forçat avaient leur raison d'être. Le gentilhomme avait deteint sur l'enfant dont il avait dirigé la jeunesse.

Et, précisément parce que ces bienfaits de l'éducation avaient frappé l'officier, il se demandait comment un homme éclairé, instruit même, était tombé si bas, et avait commis le crime qu'il expiait en ce moment.

Car il n'y avait pas à douter qu'il fût coupable, puisqu'après de timides dénégations Pâris avait fini par avouer tout ce qu'on voulait lui faire dire.

Pourtant, dans les renseignements qui lui étaient parvenus, l'officier s'était heurté à tant de contradictions qu'il aurait ardemment désiré connaître la vérité tout entière.

À plusieurs reprises, soupçonnant quelques particularités singulières dans les circonstances qui avaient décidé du sort de ce criminel, il avait tenté de l'interroger. Or, il n'était jamais arrivé à triompher de son mutisme obstiné, mais il l'avait vu rougir, se détourner avec embarras, comme pour se soustraire à cette sollicitude bienveillante.

Evidemment, Pâris avait un secret et ne voulait pas le livrer.

Cependant, à force de patience et de bonté, l'officier aurait peut-être fini par vaincre cet entêtement et par rompre ce silence incompréhensible, si les événements n'étaient venus le séparer brusquement de son protégé.

Ce fut une véritable douleur pour Pâris, et un regret sincère pour le commandant.

Depuis que le transporté avait mis le pied sur cette terre de feu, honteusement confondu dans la foule des forçats, c'était la première fois qu'il rencontrait un peu de sympathie, sinon d'affection, et son cœur se réchauffait peu à peu aux rayons de ce soleil bienfaisant.

Chaque pays a sa maladie : fièvre jaune, choléra, typhus, scorbut.

La Guyane a la fièvre pernicieuse.

Cette fièvre est due en grande partie aux exhalaisons fétides des innombrables marécages dont le pays est couvert.

Forêts, savanes, marais, voilà la Guyane.

Les premiers symptômes sont un frisson glacial et un tremblement convulsif de tous les membres. Puis la fièvre suit son cours avec ses ardeurs ordinaires. Quelquefois elle vous tue en vingt-quatre heures.

Le plus souvent, elle vous mine lentement, mais sûrement.

Contre cette inexorable maladie, il n'y a qu'un remède : changer de climat.

Un soir, en revenant de la chasse, l'officier s'arrêta épuisé. Il avait froid, ses mains tremblaient, ses dents claquaient.

Pâris ne dit rien, mais il devint pâle. Depuis quatre ans qu'il était à la Guyane, il savait ce que cela signifiait. C'était la fièvre.

Il l'accompagna et soutint jusqu'à son habitation l'officier, qu'il coucha et soigna toute la nuit avec une sollicitude paternelle.

Le lendemain matin, le danger avait disparu, mais le malade n'était pas guéri.

Un mois après, il avait encore la fièvre.

On le désigna pour aller rallier l'escadre de la Méditerranée, sachant bien que cette température exceptionnelle était seule capable de lui rendre la santé.

Avant de s'éloigner, l'officier recommanda chaleureusement son protégé à celui qui le remplaçait, et, devant lui, tendit à Pâris sa main large ouverte.

Pâris ne pouvait en croire ses yeux. Il hésitait à accepter ce gage d'estime et d'amitié.

— Va donc, lui dit brusquement l'officier. Crois-tu que j'aie oublié que tu m'as sauvé deux fois la vie ?

Pâris se laissa tomber à genoux devant cette main loyale qu'on lui tendait ; il la pressa dans les siennes, l'appuya contre son front et, incapable de contenir son émotion, il se prit à sangloter comme un enfant.

— Vous voyez bien que cet homme n'est pas méchant, dit l'officier en se tournant vers son successeur.

En même temps, il forçait Pâris à se relever.

— Souviens-toi, lui recommanda-t-il, que je veux recevoir ta première visite lorsque tu reviendras en France.

Il s'éloigna lentement.

Il paraissait regretter d'abandonner ce malheureux dont il avait seul apprécié les rares qualités.

Le sort de Pâris se ressentit nécessairement de ce départ. Cependant, le nouveau commandant du pénitencier n'oublia pas la recommandation de son prédécesseur.

Lorsqu'on lui demanda s'il avait sous ses ordres quelques détenus dont la conduite méritait un adoucissement, le premier qu'il nomma fut Pâris.

Le second fut Gallois.

Ce fut ainsi que, vers la fin de l'année 1857, Paris et Gallois furent désignés pour être dirigés sur le pénitencier Sainte-Marie.

Les circonstances rapprochèrent donc forcément les deux déportés. Aussi, quoique Pâris ne se fût jamais départi jusqu'alors envers Gallois de sa froideur ordinaire, c'était avec lui qu'il causait le plus volontiers quand il y était absolument obligé. Mais jamais, jusqu'au jour où nous les avons mis en scène, ils n'avaient échangé une confidence, une pensée.

L'occasion avait tout fait.

Le soir, lorsque, après l'appel, l'officier constata leur disparition, il se contenta de sourire avec confiance.

— En ! murmura-t-il. Ils reviendront.